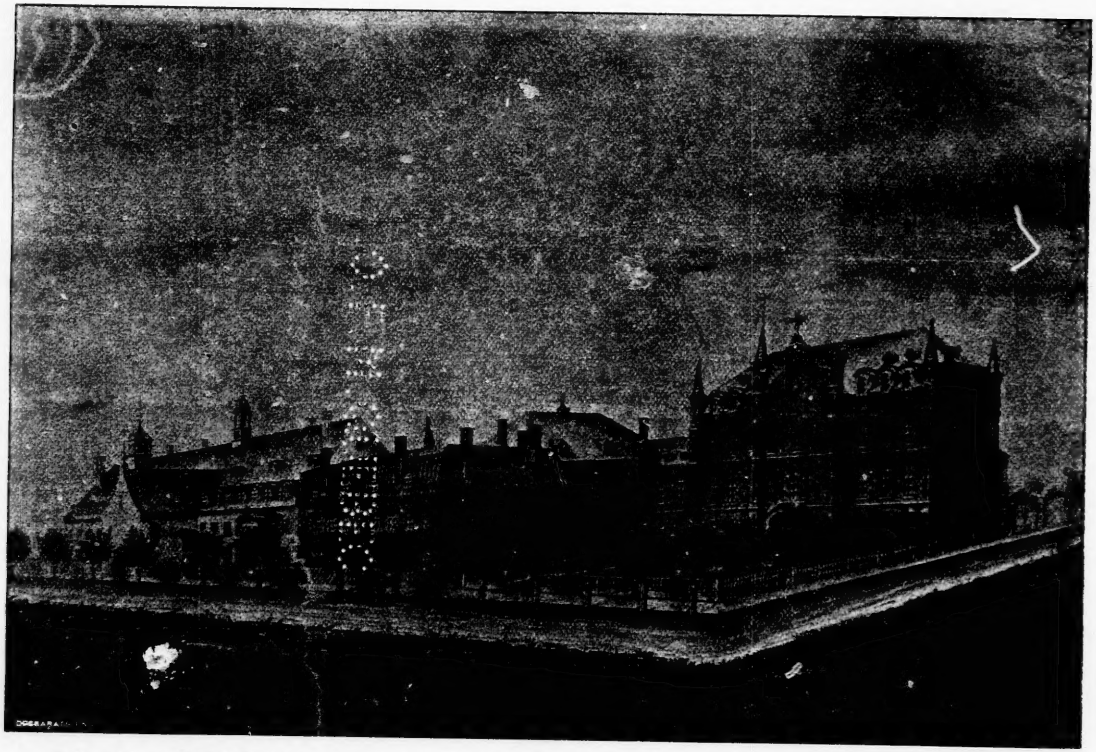

MONASTERE DES URSULINES DES TROIS-RIVIERES

(VUE DE L'OUEST.)

BIBLIOTHECA FF MINORUM QUEBEC

1892

APT

O.F.M. QUEBEC

CIRCULAIRE No. 3.

J. M. J. A. U.

CONGREGATION DE PARIS

MONASTERE DE SAINTE-URSULE, TROIS RIVIERES, (Canada.)

Nos Révérendes Mères et nos très chères Sœurs,

Après treize années de silence, nous sommes heureuses de renouer le fil de nos communications monastiques, et de contribuer ainsi à la diffusion du *Cor unum*, dont les messagères triennales sont une des plus belles formes. Nous sommes en retard : nous allions nous en accuser humblement, quand une douce voix, qui est sans doute celle de la charité de l'Ordre, a murmuré ces paroles : "Que la communauté qui est sur ce point sans reproche vous jette la première pierre." En attendant laissez-nous, vénérées mères, vous dire un cordial merci pour les dernières circulaires qui nous ont été adressées. Belles pages tout imprégnées de suave dilection et de fraternelle intimité, vous nous avez apporté bonheur et édification.

Veuillez aujourd'hui entrer au monastère de Sainte-Ursule des Trois-Rivières par l'avenue qui conduit au pensionnat. Du centre de ce frais bocage, Marie Immaculée vous souhaite la bienvenue. Ici, on la nomme Notre Dame du Parterre, et elle a été constituée gardienne de ces lieux. L'inscription du piédestal vous dit que cette statue est le don d'une ancienne élève. La bénédiction du monument a donné lieu à une cérémonie solennelle et touchante dont vous aimerez peut-être, Révérendes Mères, à connaître les détails.

Le 20 mai 1893, aux sons harmonieux de la fanfare du Séminaire de cette ville, une procession imposante se dirigeait de la chapelle du monastère vers l'avenue du pensionnat. Ce lieu était pavoisé de draperies et d'oriflammes aux couleurs de Marie.

L'*Ave Maris stella* chantée par les membres du clergé fit fléchir tous les genoux au pied de la Madone. Après la dernière strophe, des groupes de jeunes pensionnaires viennent présenter leurs hommages à la Reine des Cieux : deux anges tiennent en main une lyre ornée de fleurs qu'ils déposent aux pieds de Marie, pendant qu'un chœur de chérubins, ailes déployées, forme sa cour.

BX4544
T7
S34
1893
Fol.
***

Sur deux lignes parallèles circulent, bannières en tête, les congrégations des Enfants de Marie, des Saints Anges et des petites Servantes de Jésus. Celles-ci jonchent le sol de fleurs de mai, celles là offrent de gracieux emblêmes, toutes chantent une patronne, acclament une mère. La harpe, l'harmonium et le piano mêlent leurs notes mélodieuses aux voix fraîches qui promettent de garder toujours dans leurs cœurs, aussi bien que dans les plis de leurs drapeaux, les leçons du couvent. La bénédiction et l'allocution furent faites par Monseigneur Laflèche. Sa Grandeur développe avec éloquence le texte : *Posuerunt me custodem.* Puis des chants d'actions de grâces portèrent jusqu'au ciel les accents de la reconnaissance.

Le pensionnat, construit en 1881, est de style byzantin. La croix dorée qui le domine, ses deux tourelles, la statue du Sacré Cœur qui orne le frontispice, un élégant portique, tout contribue à donner un aspect riant au nid de nos colombes. Il serait trop long, Révérendes Mères, de vous inviter à visiter en entier ce corps de logis ; veuillez du moins nous accompagner au dortoir : les lits sont entourés de rideaux blancs retenus par des baguettes de fer fixées au plafond. Ce mode a été trouvé très ingénieux ; l'entretien de la propreté y est facile ; quant à la surveillance, les élèves ouvrent elles-mêmes leurs rideaux avant de se mettre au lit et les ferment le matin en se levant.

Le panorama qui, d'une des fenêtres, se déroule sous nos yeux, nous explique le nom de *Trois-Rivières* donné à notre ville. Au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice, une grande île jetée à l'entrée de cette dernière rivière, fait que du fleuve, nous apercevons trois cours d'eau ; ce qui n'empêche pas qu'aux Trois-Rivières, il n'y a que deux rivières. En face du monastère, échelonné sur l'autre rive de notre beau fleuve se trouve le village de Sainte-Angèle.

Au troisième étage du pensionnat, où vous êtes invitées à descendre, est installé le cabinet de Physique ; des armoires artistement sculptées couvrent trois pans de la chambre ; les instruments de physique et de chimie ont été achetés à Paris Le choix a été très judicieux et l'étude des sciences est aujourd'hui pour nos élèves facile et attrayante.

Au musée, nous conservons les souvenirs de l'abbé de Calonne : horloge style Louis XVI, argenterie etc. Le cabinet d'histoire naturelle renferme de beaux échantillons dûs à la libéralité des parents de nos religieuses.

A l'atelier de peinture, deux tableaux de maître : *La Vierge et l'Enfant* de Louis Carrache et une Vierge de Marotti.

Dans l'intérêt de nos musées scolaires, ne pourrions-nous pas faire quelques échanges; ainsi, nous vous enverrions du Canada une collection de nos bois, des petits articles faits par les sauvages etc., et nous recevrions, en retour, ce qui caractérise plus particulièrement le commerce ou l'industrie d'une ville, de Tours par exemple. Nous aimerions à posséder des échantillons de soie, depuis le cocon avec son fil, jusqu'aux dernières opérations de l'étoffe manufacturée. Les communautés, qui voudront bien prendre notre suggestion en considération, sont priées de nous écrire directement et nous règlerons entre nous le mode d'échange, le transport etc.

Notre salle de réception peut contenir cinq cents personnes. Entre autres personnages distingués qui nous ont honorées de leur visite, nous mentionnerons Son Altesse Royale le comte de Paris et le Duc d'Orléans, accompagnés du duc d'Uzès, du comte d'Haussonville, membre de l'Académie française, du marquis de Lasteyrie, petit fils du général Lafayette, du colonel de Perceval, du Dr Récamier, membre de la faculté de médecine de Paris, de Monsieur LaChambre, fils du député de Saint Malo.

Permettez nous, Révérendes Mères, d'emprunter au *Journal des Trois-Rivières*, numéro du 30 octobre 1890, le récit suivant :

" De l'évêché, les princes se rendirent au monastère des Ursulines. Un accueil vraiment princier les attendait dans cette institution, la plus ancienne de la cité. Reçus à l'entrée du monastère par M. le vicaire général Chs Ol. Caron, chapelain du couvent, les

illustres visiteurs et leur suite furent conduits dans la grande salle du pensionnat. Cette salle avait été décorée avec une délicatesse et un luxe exquis. Ce n'était partout que fleurs, verdure, oriflammes artistement disposées, à travers lesquelles se détachait l'écusson fleurdelisé de la *Maison de France* et des inscriptions historiques.

"Sur une large estrade, les élèves élégamment vêtues de blanc et couronnées de fleurs se tenaient debout pour accueillir les princes. A droite, on voyait toutes les religieuses du monastère qui avaient été relevées pour un moment de leur rigoureuse clôture, en l'honneur du descendant de Robert-le-Fort.

" Le spectacle était beau et imposant au-delà de ce qu'on peut dire. Les princes en furent vivement frappés, et chacun put lire l'émotion qui se peignait déjà sur leurs traits, quand ils traversèrent la salle pour aller prendre les sièges réservés à leurs Altesses, où ils furent conduits par Madame la Supérieure et son Assistante. " A un moment donné, au milieu de l'adresse, alors qu'un chœur de voix fraîches et harmonieuses a chanté la touchante prière : "Sauvez Rome et la France!" une vive émotion s'est emparé de l'auditoire et l'on aurait pu voir briller une larme à bien des paupières. Les princes et les personnages de leur suite ont emporté un ineffaçable souvenir de cette démonstration."

A ce compte-rendu, si bienveillant pour nous, nous ajouterons les paroles de notre évêque Mgr Laflèche. Après avoir présenté à la communauté leurs Altesses, S. G. dit : " Si la langue française est encore parlée sur les rives du majestueux Saint-Laurent, si la religion catholique est si fortement ancrée aux cœurs de la population canadienne-française, ces bienfaits, le pays et notre région en particulier les doivent, après Dieu, aux Ursulines. C'est dans nos communautés religieuses que la patrie a trouvé les éléments du salut."

Le prince répondit de la manière suivante à l'adresse des élèves :

" Mesdemoiselles, nous sommes très touchés, mon fils et moi des paroles que nous venons d'entendre. Nous sommes heureux de pouvoir, en venant au milieu de vous, donner un témoignage de notre sympathie à une institution dans laquelle on vous apprend à connaître la France et à l'aimer. L'accueil que vous nous faites nous prouve que vous vous êtes inspirées de ces sentiments et je vous en remercie."

Le 24 février 1892 a été pour le monastère un jour de joie exceptionnelle. Nous célébrions, de concert avec tout le pays pour ainsi dire, le jubilé d'argent épiscopal de Mgr Laflèche et les noces d'or sacerdotales de Mgr C. O. Caron, à qui Rome accorda en ce jour le titre de Protonotaire apostolique. L'office religieux eut lieu à la cathédrale; quant à la part que nous y avons prise, permettez nous encore, Révérendes Mères de citer "Un Témoin."

" C'est une fête exceptionnelle pour les Ursulines, la fête de leur père. Le flot des deux cents visiteurs se porte vers leur grand et magnifique pensionnat. L'extérieur de cet édifice a quelque chose de coquet ; l'intérieur est grave et imposant. Le banquet nous est servi dans une grande salle bien décorée : avouons que c'est un banquet royal. La vaisselle précieuse, la qualité des mets, tout est d'une richesse surprenante. On voit que c'est le festin des noces d'or.

" Après le repas, nous montons à la salle des séances. Cette immense salle avec ses ornements, ses amphithéâtres, ses six pianos qui jouent de concert, nous transporte tout de suite comme dans un monde enchanté. Vous sentez que vous allez assister à quelque chose qui sort de l'ordinaire. Vous êtes à la lumière des lampes, à deux heures de l'après-midi, cela ajoute un certain air féerique à la fête. On exécute à la perfection un superbe grand chœur d'Auber, puis une grande élève s'avance et prononce, dans le plus beau français possible, une adresse pleine de mouvement et d'enthousiasme. Sûre de sa déclamation, elle y met toute son âme, et cependant le geste est toujours naturel et parfait. Tout le reste de la séance est enlevé de la même manière. Aux dialogues pleins de délicates allusions, on mêle des tableaux vivants admirables. Une élève présente, avec un naturel

parfait et une candeur ravissante, une superbe adresse à Mgr Caron. L'opérette, " *Le marché aux Roses* " enchante les yeux et les oreilles. Puis vient l'offrande des cadeaux. Celui de Mgr Laflèche est un joli vaisseau en papier d'argent, posé sur un miroir où il semble voguer en se mirant, délicate allusion au canot qui se trouve dans ses armes. Une des voiles du grand mât est un billet de cent piastres. Le cadeau de Mgr Caron est une couronne d'or, cachant des pièces d'or.

" Mgr Laflèche adresse la parole aux élèves et les félicite de leur succès. Il rend le témoignage le plus flatteur aux Mères Ursulines. Il rappelle avec émotion que sa bonne mère est venue puiser ses sentiments religieux dans ce couvent des Trois-Rivières. " Si je suis évêque aujourd'hui, dit-il, c'est aux Ursulines que je le dois." Il parle longtemps ainsi à la grande satisfaction de tout le monde. Puis un dernier air de piano retentit et nous quittons alors cette salle enchantée et nous allons maintenant au Séminaire."

Pour perpétuer le souvenir de cette fête unique dans les annales de l'Eglise trifluvienne, nous avons réuni lettres de félicitations, adresses, dialogues, chants de fête, sermons, en un volume de trois c nts pages.

Une autre date restée mémorable pour nous est celle du 23 janvier 1891. En ce jour, nous avions le bonheur de nous agenouiller sous la main bénissante d'un prince de l'Eglise. Son Eminence le cardinal Taschereau, après avoir dit la sainte messe dans notre chapelle, visita le monastère, reçut les félicitations de nos élèves et nous entretint quelques instants avec la plus paternelle bienveillance.

Mgr Fabre, archevêque de Montréal, nous honore de temps à autre de sa visite. La dernière fois que nous eûmes cet avantage, il y avait peu de temps que Sa Grandeur avait vu nos Mères de Blois et de Clermont-Ferrand. Mgr nous donna de vos nouvelles, Révérendes Mères, et fit l'éloge de vos communautés.

Nos Mères de Rome nous ont envoyé par un pélerin canadien une précieuse relique de sainte Angèle ainsi qu'un cierge que nous n'allumons suivant leur intention que le jour de la Chandeleur. Il nous a fait peine d'apprendre leur grande détresse et nous avons applaudi de tout cœur à la généreuse initiative de nos Mères de Blois pour le soutien d'une maison de notre ordre à Rome. Notre humble obole sera envoyée à la Mère Supérieure de Blois.

Plusieurs prêtres canadiens faisant le pélérinage de Terre Sainte, ont visité les monastères d'Ursulines qui se trouvaient sur leur route, en France, en Allemagne, en Italie. A leur retour au pays, ces messieurs nous ont dit quelle pieuse édification ils ont retirée de ces visites.

L'évènement le plus mémorable pour nous, depuis notre dernière circulaire est la fondation d'une maison de l'ordre à Waterville, état du Maine. Elle se fit dans les circonstances suivantes : Un des professeurs du séminaire de cette ville avait passé une partie de ses vacances à aider à un ancien confrère de classe, à préparer les enfants à la première communion. Mais ses efforts avaient été vains, l'ignorance des enfants étant extrême. Son cœur de prêtre en était navré, et il nous disait : " J'ai conseillé au curé d'avoir des religieuses ; ce bon prêtre m'a répondu ; je me suis adressé à plusieurs communautés, mais on m'a refusé, car nous sommes pauvres."

Cette confidence était faite à une âme généreuse. Le même soir, elle s'offrait à sa supérieure pour aller recueillir, sur ce coin de terre, les gouttes du Sang Précieux de Jésus, en se dévouant à l'instruction religieuse de ces jeunes âmes. Sa demande fut agréée : son zèle ainsi enflammé ne se ralentit plus. Elle a voué à cette œuvre son cœur, son âme et sa vie, et c'est en face de son tombeau que nous venons vous dire ses labeurs.

Avant de se rendre au Maine, Mère du Sacré-Cœur, fondatrice de la nouvelle mission, Mère Ste Joséphine et Mère de l'Annonciation ses compagnes voulurent faire un pélérinage au tombeau de la Mère de l'Incarnation, à Québec. Mère de la Nativité qui était alors supérieure me chargea d'accompagner les missionnaires.

Québec, c'est notre capitale, c'est aussi tout ce qu'il y a de plus français et de plus catholique dans le Nouveau-Monde : ses monuments historiques parlent d'un passé glorieux, sa situation exceptionnelle, ses remparts, sa terrasse, ses fortifications en font une ville à part, tandis que la basilique, le palais cardinalice, l'Université, de beaux couvents, de nombreux clochers nous disent qu'au-dessus de la matière, à Québec, on fait large et belle la part de l'intelligence.

C'est ce sentiment qui nous pénétra en entrant dans ce nid d'aigle, jeté par Champlain sur le Cap Diamant, c'était le 9 février 1887, à 5 heures p. m. Nous étions attendues chez nos Mères : en arrivant, nous nous prosternâmes pour recevoir la bénédiction de la R. M. Supérieure, cette bonne mère accéda à notre désir et nous releva en nous donnant la fraternelle accolade de bienvenue. Un salut à Jésus-Hostie, puis nous demandons à être conduites au tombeau de la Mère de l'Incarnation. Ce moment est resté pour nous inoubliable ; pendant que nous priions sur la tombe de notre vénérée Mére, nous entrevoyions dans la gloire celle à qui, après Dieu, nous sommes redevables de notre belle vocation d'Ursuline.Nous la bénissions du passé, nous lui parlions du présent, et nous lui confiions l'avenir. Pieuse et douce chapelle, où nos âmes ont goûté de si précieuses consolations, tu es vraiment un petit coin du ciel ; la lumière qui rayonne dans ta pieuse enceinte est moins vive que la flamme d'amour et de zèle qui y transperce les âmes.

Aussi nos futures missionnaires se relevèrent-elles fortes, aimantes, courageuses.

A la récréation du soir, nous fûmes invitées à assister à une séance donnée par les élèves du pensionnat. Les décorations de la salle portaient ce cachet de bon goût et de délicate attention dont nos Mères de Québec sont prodigues à l'égard de leurs hôtes. Le portrait de la Mère Marie des Anges, supérieure de Québec, à l'époque de la fondation de notre monastère, et seconde supérieure de notre maison dominait la scène, des fleurs naturelles embaumaient l'atmosphère, des lampes chinoises reflétant une lueur magique sur ce bel ensemble, illuminaient les inscriptions : Paix, Bonheur, Salut, Welcome. Le programme de la soirée fut varié et intéressant ; les larmes coulèrent en entendant les " Adieux de la V. M. Marie de l'Incarnation à son fils " ; la musique était céleste. Nous ne savions comment remercier les mères et les enfants d'une réception à laquelle nous étions loin de nous attendre, quelque haute idée que nous eussions d'une maison si aimée, si vénérée. Ce que l'on voyait, ce que l'on entendait, ce que l'on éprouvait dépassait notre attente.

Les jours suivants furent consacrés à la visite en détail de toutes les parties du monastère, et le refrain inscrit sur le calepin est celui-ci : " Tout ici reluit de propreté et de digne simplicité. Nos Mères sont admirables de délicatesse, de cordialité et de maternelle affection. Nous admirons surtout le cachet de modestie religieuse qui s'allie chez elles à la plus exquise politesse."

Dans l'église extérieure, nons avons donné une attention spéciale au tableau de Philippe de Champagne. "Le Repas chez le Pharisien" ; et, ce n'est pas sans émotion, que nous nous sommes agenouillées sur la tombe de l'héroïque Montcalm.

Puisque nous sommes en famille, vous nous permettrez bien, Révérendes Mères, de vous citer un incident. Le jour de confession, il est entendu que les voyageuses pourront se présenter. La Mère Supérieure dit : "j'y mets cependant une condition, c'est que nos Mères diront qu'elles sont des Trois-Rivières. Notre R. P. Chapelain étant malade, je ne veux point que le bon Père Jésuite qui le remplace, puisse croire que nous commettons des fautes aussi graves que les vôtres." On juge de l'hilarité générale qui accueillit ces dernières paroles. Heureusement, à la récréation du soir, les Trifluviennes, favorisées par les circonstances, purent prendre leur revanche.

– " Ma Révérende Mère, dis-je, les péchés des Trois-Rivières sont tellement semblables à ceux de Québec que, ma confession terminée, le R. Père m'a demandé d'aller lui faire du feu dans la sacristie. Evidemment, il me prenait pour une Québecquoise."

Pendant notre séjour à Québec, des amis de notre communauté nous honorèrent de leur visite. Mgr Gagnon, entre autres, s'offrit à nous faire visiter le palais cardinalice et l'Université Laval. Nous acceptâmes de grand cœur. Son Eminence le Cardinal Taschereau nous reçut avec une paternelle bienveillance, témoigna une vive sympathie pour la fondation de Waterville et nous donna plusieurs conseils. Le salon où nous fûmes reçues renferme une galerie de tous les évêques qui ont occupé le siège de Québec depuis 1657 jusqu'à nos jours.

Mgr Legaré, à qui nous fûmes ensuite présentées, voulut bien se joindre à Mgr Gagnon, et, tous deux avec une bonté sans égale nous exhibèrent les trésors antiques de la sacristie : chappe brochée d'or donnée par Louis XIV, vêtements sacerdotaux de Mgr de Laval etc.

A l'Université, Mgr Paquet nous fit les honneurs de la belle et grande institution dont il était le Recteur. Les richesses artistiques et littéraires accumulées en ces lieux nous ont éblouies.

Nos Mères de l'Hôpital-Général, premières filles de Mgr de Saint-Vallier qui fut aussi notre fondateur, nous avait adressé une pressante invitation de les aller voir. C'était prévénir un de nos grands désirs, car depuis deux siècles et demi, les murs de leur pieuse chapelle gardent les cendres vénérées de notre commun père.

Nous fûmes reçues au chant harmonisé du *Sub tuum*. Une de nos premières visites fut pour le tombeau de notre Père. A-t-il entendu, du haut du ciel, les accents filials de nos cœurs reconnaissants ? Nous le priions, nous l'invoquions en lui disant : " Bénissez-nous, Père, comme vous bénissiez jadis nos premières mères, gardez-nous, gardez notre œuvre qui est vôtre, faites-la prospérer et grandir en faisant croître dans nos âmes les vertus religieuses." Il nous semblait que sa main entr'ouverte laissait tomber une pluie de grâces que nous recueillions avec amour et consolation. Il fallut nous arracher de ce lieu béni.

Nous n'étions qu'au début d'une belle visite qui ne sera qu'une longue suite de douces et vives émotions. Le dîner fut pris dans l'antique réfectoire des Récollets ; le service de table était celui de Mgr de St-Vallier ; tout ici ne sera que SOUVENIR. A la salle de communauté, on nous fit voir le rideau de lit du saint évêque, ses pantouffles, son rochet, son ciboire, une petite croix nommée "la Paix " que nos Mères font vénérer à leurs novices au jour de leur profession. La Révérende Mère Supérieure nous présenta deux croix d'argent, faite de la crosse de Mgr de St-Vallier, cadeau inappréciable pour nous ; cette généreuse mère nous donna aussi deux assiettes du service de notre vénéré Père, deux exemplaires des annales de leur monastère, un ornement ayant appartenu à notre saint fondateur. Nous quittâmes ces lieux, enchantées, édifiées de la sainte et aimable cordialité de ces bonnes mères. Jamais nous n'oublierons cet accueil si religieusement fraternel. L'âme de notre commun père a dû tressaillir d'allégresse pendant ces heures bénies, et les bons anges des deux monastères mêlaient sans doute les accords de leurs lyres, en faisant vibrer les notes puissantes de l'*Ecce quam bonum*.

Lorsqu'il fallut songer au retour, les malles avaient pris de volumineuses proportions. La mission de Waterville avait reçu les cadeaux de NN. SS. Pâquet, Légaré, Têtu, Gagnon. Les chapelains des différentes maisons religieuses et nos Mères Ursulines avaient spontanément offert quelques souvenirs.

Nous passerons sous silence les adieux de nos sœurs missionnaires à leur départ de la maison-mère pour les Etats-Unis ; la séparation, toujours pénible, l'est davantage dans une communauté cloîtrée.

Leur arrivée à Waterville fut saluée par la population entière ; elle eut lieu un vendredi, 9 mars 1888. Cette ovation se termina à l'église par le chant du *Te Deum*. Le président de la société de St-Jean-Baptiste présenta une adresse de bienvenue accompagnée d'un don de $50.00. M. le curé Charland y répondit en faisant l'éloge des Ursulines:

" Bénissons le Seigneur, disait-il, car c'est un beau jour qui se lève sur notre paroisse!" Dès le leudemain, 305 élèves se faisaient inscrire sur les registres de l'école ; on devait en recevoir un quart de plus. Deux écoles protestantes furent fermées. Nos sœurs ouvrirent aussi une école du soir pour les jeunes filles qui travaillaient dans les manufactures et qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Les classes de catéchisme commençèrent immédiatement et nos sœurs nous écrivaient : " Nos enfants sont avides d'entendre la parole de Dieu, et pendant les instructions, ils se tiennent comme des anges; jamais ils ne trouvent le temps long, ce sont des âmes altérées."

Le 7 mai de la même année, craignant de voir nos sœurs succomber sous le faix, nous leur envoyions quatre nouveaux sujets. Ce fut notre R. Père Chapelain, âgé alors de 71 ans, qui voulut les conduire. Ce bon père passa quelques jours au milieu de ses filles ; puis il écrivit des Etats-Unis la lettre suivante à la Mère Supérieure des Trois-Rivières. " Nos nouvelles missionnaires se sont mises à l'œuvre en arrivant. C'est assurément très " édifiant, et en même temps un moyen très sage de combattre l'ennui.

" Toutes, anciennes et nouvelles font de leur mieux. Sympathie fraternelle, bonne " entente, prévenance touchante, obéissance cordiale et généreuse, joyeuse et mutuelle " confiance, vraie charité, tels sont les faits, œuvres et sentiments qui me paraissent caractériser l'esprit de la nouvelle mission. Prions que le ciel la maintienne toujours dans la " voie de la sainte charité et des vraies filles de Sainte-Angèle.

" Le vieux chapelain a aussi savouré les saintes douceurs des dépêches trifluviennes, " tout embaumées des célestes parfums de la plus religieuse et affectueuse charité."

Le 14 juin, Mgr Healy, évêque de Portland, alla bénir le petit grain de senevé jeté dans une humble paroisse de son vaste diocèse. Sa Grandeur félicita les enfants. " Il y a déjà chez vous, dit-il, une véritable transformation, j'en suis heureux et je bénis le ciel du succès de cette grande école catholique."

La population avait tant de confiance aux prières des religieuses qu'il ne se passait pas de jours qu'on n'apportât au couvent, un enfant à guérir, un infirme à soulager etc. On voulait des miracles. Mère du Sacré Cœur nous disait à ce sujet :—"Jugez de mon embarras. Après avoir adressé à ces personnes quelques paroles de consolation, les avoir exhortées à la résignation à la volonté divine, je leur offre un petit scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus, en leur parlant un peu de la bonté de ce Cœur adorable ; et elles partent encouragées, reconnaissantes."

De temps à autre, Mère du Sacré-Cœur invitait une de nos anciennes Mères qui s'était faite sa charitable fournisseuse, de lui renouveler sa provision de scapulaires. Les faits qu'elle rapportait à l'appui de cette dévotion sont bien édifiants. Nous en citerons deux :

Une pauvre veuve avait un fils âgé de vingt trois ans, très adonné à l'ivrognerie. Quelques semaines aprés avoir reçu un scapulaire du Sacré-Cœur, cette mère revint au couvent et dit : " Mon fils va bien mieux. Il a consenti à porter le scapulaire parce que " c'étaient les sœurs qui le lui envoyaient. Il prend encore de la boisson, mais modéré- " ment ; il a le courage de résister aux instances de ses compagnons de débauche. C'est " mon scapulaire, dit-il, qui m'avertit de ne pas m'enivrer, et je ne puis résister à cet or- " dre intérieur."

Une autre fois, un respectable citoyen amena trois enfants à l'éeole. Le plus jeune âgé de huit ans avait la figure couverte de gales. "Croyez-vous, dit le père, d'un air affligé, que vous puissiez recevoir mon enfant dans l'état où vous le voyez? Il y a quatre ans que les médecins le traitent sans succès. Pour obtenir sa guérison, nous sommes prêts à faire tous les sacrifices."

Comme c'était pendant le mois de Marie, Mère du Sacré Cœur engagea ce bon père à mettre sa confiance en la sainte Vierge, elle lui dit de commencer une neuvaine en famille à laquelle les religieuses se joindraient, puis elle lui remit des roses rosariées, recommandant d'en appliquer tous les jours une infusion sur la figure du petit malade.

La neuvaine terminée, l'enfant était presque guéri ; on continua les prières et l'application des roses bénites et la petite figure rose devint parfaitement nette. " Ce cher élève " fréquente nos classes, ajoutait Mère du Sacré-Cœur, je ne l'ai jamais rencontré, sans " qu'il m'ait souri avec une expression de vive reconnaissance. C'est un petit ange d'in- " nocence."

Le 19 août fut un beau jour pour les zélées missionnaires, quatre-vingts enfants s'approchaient de la table sainte, pour la première fois ; le 10 nov. suivant, cinquante autres eurent le même avantage. Les cérémonies religieuses se faisaient avec pompe et solennité : les adultes y étaient ainsi attirés et les enfants étaient des apôtres auprès des parents.

Des congrégations religieuses furent organisées, celles de Ste-Anne pour les mères chrétiennes, les Enfants de Marie, divisées en Irlandaises et en Canadiennes, pour les jeunes filles. Toutes ces sociétés se réunissaient à l'école à différentes heures le dimanche, et nos sœurs leur faisaient des lectures ou leur donnaient des instructions en rapport avec leurs obligations. Le curé était là pour diriger, approuver, et sa paroisse se renouvelait à vue d'œil. Quel bonheur pour ce cœur d'apôtre ! La Mère Assistante, étant une habile fleuriste employait son beau talent à décorer les autels. Le jour de la fête de N.-D. du Saint Rosaire, la chapelle de la Vierge était un bijou de bon goût et d'élégance. Le R. M. Charland y passa en prières, tous les instants libres entre les offices. Nouveau curé d'Ars, il avait récité plus de quinze rosaires. Comme on lui disait le soir : " Mon Père, vous avez passé la journée aux pieds de la sainte Vierge."—" J'y aurais bien passé la nuit aussi ! "

Cette soif de prières qui animait ce bon prêtre se communiquait à ses religieuses. Souvent le samedi, comme il n'y avait pas de classes, elles réclamaient la faveur d'avoir l'exposition du Saint Sacrement dans leur petit oratoire. C'était ordinairement pour chômer une fête de l'ordre qu'elles n'avaient pu observer durant la semaine. Les vacances du jour de l'an étaient l'époque de leurs quarante-heures : elles nous écrivaient : " Nous ne sommes pas venues ici simplement pour enseigner ; nous avons une mission réparatrice à remplir, pour expier les crimes dont cette *Sodome* s'est rendu coupable. Consoler le Cœur de Jésus, le faire connaître et aimer est notre ambition ! "

L'obéissance de la Mère Supérieure envers les autorités ecclésiastiques a été remarquable. Un mot, un signe, un désir suffisait pour lui faire abandonner tout un plan conçu, renoncer à sa manière de voir et lui faire pratiquer les plus grands actes d'abnégation. Il faut excepter un point cependant : on voulut la soumettre un jour, ainsi que ses religieuses, à un examen comme institutrice.—" Nous avons éte appelées ici pour enseigner le catéchisme aux enfants des canadiens-français, nous avons fait plus ; mais si aujourd'hui, la confiance fait défaut, nous sommes prêtes à retourner dès ce soir au pays, où j'ai enseigné pendant vingt ans dans un grand pensionnat, *sans diplôme*."

La difficulté fut évitée en faisant examiner les élèves. Comme c'était une mesure décrétée pour toutes les écoles catholiques du Maine, elle s'y prêta et en tira le meilleur parti possible.

Après un examen de deux jours faits par les RR. FF. de la Doctrine chrétienne, Mère du Sacré-Cœur qui n'avait eu qu'à se louer des bons procédés de ces religieux, les pria de lui dire, mais *bien franchement* les remarques qu'ils auraient pu faire sur notre méthode d'enseignement.

Voici leurs réponses : 1o Dans les classes intermédiaires, les élèves lisent un peu trop vite, ce qui est cause qu'ils prononcent mal certains mots.

2o Il faut toujours faire illustrer aux élèves, les définitions qu'ils ont à apprendre par cœur ; ainsi, un élève a-t-il à définir une île, il faut qu'il puisse indiquer en même temps, toutes les principales îles de la mappemonde.

3o Donner tous les jours aux élèves quelque problème d'arithmétique à faire dans

un cahier, en dehors de la classe ; puis, un concours d'arithmétique toutes les semaines, au moins tous les mois.

4o Faire souvent revoir aux élèves ce qu'ils ont déjà appris. Ont-ils une faute lexicologique à corriger, faites analyser toute la phrase, en demandant la définition de chaque partie du discours.

5o Tenir beaucoup aux récapitulations.

Les RR. Frères ajoutèrent que prenant en considération les circonstances locales ; nos sœurs ayant à enseigner simultanément les deux langues, anglaise et française, à des élèves obligés de laisser l'école une partie de l'année pour travailler deux ou trois mois dans les manufactures, ils trouvèrent l'examen très satisfaisant, l'un deux ajouta : " Je crois même que vous avez fait des merveilles."

Mgr Healy se rend souvent au petit monastère de Waterville. Ses conférences sont toujours un festin pour les recluses : Nos sœurs nous en parlent ainsi : " Les paroles pieuses et onctueuses de notre digne évêque coulent comme un ruisseau de lait et de miel et pénètrent doucement nos âmes."

Font-elles allusion à M Charland : " C'est un cœur large, généreux, qui ne sait rien épargner pour ceux qui dépendent de lui."

En mars 1891, je pus me rendre auprès de nos chères missionnaires, en compagnie de la mère Assistante. Il était alors question de bâtir un monastère et d'ouvrir un noviciat. La joie de se revoir a été grande de part et d'autres ; mais l'epreuve était à côté de la consolation. Etant tombée dangereusement malade, je fus administrée. Mes sœurs firent l'impossible pour me ramener à la santé, promesses de prières, soins extraordinaires, rien ne fut épargné. Mais, je suis restée sous l'impression que je dois ma guérison aux prières du fervent M. Charland qui, tout en m'exhortant à accepter la mort avec soumission, me recommandait d'avoir une grande dévotion à l'*Ave Maria*.

Le noviciat de Waterville reçut ses premières colombes en 1891, le 3 janvier 1892, la première cérémonie de vêture eut lieu à l'église paroissiale avec une grande pompe. La mission a grandi et prospéré, le 30 déc. 1892, Mère du Sacré Cœur put envoyer quatre de ses religieuses ouvrir une école à Augusta, capitale du Maine ; elle-même se rendit sur les lieux.

Le 5 février 1893, jour de la solennité de la Purification, un télégramme nous apprenait que celle qui, cinq ans auparavant était allée porter à des compatriotes " la lumière des nations " entonnait en ce jour, dans l'immortel Sion le cantique du saint vieillard inspiré. Ce *Nune dimittis*, elle le disait, non pas sur le soir de sa vie, mais dans tout l'éclat d'un rayonnant midi. Elle tombait les armes à la main, frappée par la pneumonie. " *Vous laissez donc partir dans la paix votre servante, selon votre parole, Seigneur !* "

Une semence devait être confiée à la terre de Waterville. Ses obsèques furent un véritable triomphe, la paroisse entière était en deuil, l'on n'entendait partout qu'un long cri de douleur, les larmes coulaient de tous les yeux.

Ce fut son frère, le R. M. Ed Buisson, alors curé de St Christophe d'Arthabaska qui chanta son service. Elle repose là-bas, dans le sanctuaire de cette paroisse qu'elle a aimée, et sur la tombe de l'Ursuline missionnaire une voix dit : *Voyez comme le froment blanchit à maturité sur les guérets : priez donc le maître de la moission d'envoyer des ouvriers pour la récolte.*

Mère de la Nativité qui était notre supérieure lors de la fondation est allée continuer cette œuvre. Nos sœurs de Waterville, en comptant celles d'Augusta sont au nombre de onze professes et de neuf novices.

Puisque nous avons ouvert le nécrologe, nons continuerons à vous parler des mères et des sœurs bien aimées qui nous ont devancées là-haut.

Le 16 février 1881, Mère St Germain allait recevoir, après trente ans de vie religieuse, dans la 52ème année de son âge, la récompense promise à la vierge fidèle. Le 28 sep-

tembre de la même année, Jésus rappelait à lui notre bien aimée Mère Sainte-Jeanne de Chantal, qui fut notre supérieure pendant douze ans. Elle en avait 63 lorsque sonna le divin appel. Ame d'élite, portée à la contemplation, elle passait tous les jours, à part les prières fixées par la règle, une heure agenouillée au pied du Saint-Sacrement, le plus près possible de la grille de la sainte communion. C'est cette mère vénérée qui vous adressa Révérendes Mères, notre première circulaire ainsi que les pages qui nous concernent dans les annales de l'ordre. Son style onctueux, noble et facile coulait de source : elle était née poète, elle disait qu'elle avait senti son goût pour la littérature se développer en lisant les *Annales de la propagation de la Foi.* Lui demandait-on une lettre importante, une adresse ou autre service de ce genre ; elle commençait par faire le chemin de la croix, puis, disait-elle: " L'inspiration vient facilement, les bonnes âmes m'aident."

J'étais alors jeune religieuse et j'ai eu l'avantage d'écrire longtemps sous sa dictée. C'est un des beaux souvenirs de ma vie, car l'âme de cette sainte mère passait tout entière dans les pieuses et nombreuses communications qu'elle entretenait avec les éprouvés et les affligés. Des personnes haut placées réclamaient ses conseils. Nous n'avons qu'un regret, c'est que lss limites d'une circulaire ne nous permettent pas de citer quelques-unes de ses poésies. Son luth grave et solennel s'accommodait de l'alexandrin, cependant, il se prêtait, surtout pendant les dernières années de sa vie, aux pièces enfantines. Elle les écrivait alors pour une petite nièce, dont le talent précoce pour la déclamation faisait honneur aux poésies de la grande tante.

Notre sainte religieuse avait appartenu à ce noviciat dur et austère où la pauvreté de la maison ajoutait privation sur privation. Cet esprit de mortification ainsi que celui de la plus entière fidélité à la règle, Mère Ste-J. de Chantal l'emporta avec elle dans la tombe. Sa vie religieuse, formée de trente huit années, n'a pas connu les moments de déchéance, quoique la lutte et l'épreuve soient venues maintes fois tremper son courage et faire éclater sa vertu.

Une de ses dévotions privilégiées était celle de l'Immaculée Conception. Quand revenait cette fête et son octave, elle ne cessait de répéter en récréation. " Je crois ! Je crois !" Elle avait aussi un attrait tout particulier à invoquer l'Esprit Saint. Elle en savait par cœur le petit office, et en allant, et en venant dans les corridors, elle faisait monter vers le divin Paraclet, les brûlantes effusions de son âme séraphique. Ce fut pendant qu'elle exerçait la charge de maîtresse des novices que Dieu mit fin à son pélérinage terrestre. Elle se préparait à le recevoir dans la sainte communion, faisant des actes de foi et d'amour ; une dernière aspiration fit envoler son âme vers le divin Bien-aimé.

Il faut nous arrêter ici, car la moisson serait grande dans cette belle vie si remplie, et nous ne savons quels épis glaner de préférence. Heureusement, l'*Histoire du Monastère* vous dira ce que nous avons peine à ne point publier ici.

Mère Saint-Henri qui avait succédé à Mère Ste J. de Chantal comme supérieure la suivit aussi dans la tombe, mais à deux ans d'intervalle. Cette bonne mère avait demandé à Dieu de mourir pendant le mois de mars, elle fit le mois de Saint Joseph à cette intention, et le 29, son saint Protecteur réalisait son désir.

Mère St-Henri ne fut malade que cinq jours ; elle fit l'office de la semaine sainte, donna l'*Asperges* au chœur le jour de Pâques au matin, mais ce fut tout, frappée d'une inflammation de cerveau, elle déclina promptement et mourut le jeudi suivant.

C'est sous la supériorité de cette dévouée mère que le nouveau pensionnat fut construit, elle en surveilla les travaux, veilla de près aux intérêts du monastère, et régla elle-même les cérémonies de la bénédiction à laquelle elle ne devait point assister, Mère St-Henri était une personne entendue dans les affaires, dépositaire, hospitalière, supérieure, elle a rendu de grands services à notre communauté. Tous les papiers d'affaires de la maison lui étaient familiers ; à certains moments, elle s'enfermait dans sa cellule pour mieux les étudier.

Sa vertu caractéristique était l'humilité. A son service, il y eut un concours si grand que nous n'en avons jamais remarqué de semblable dans notre humble chapelle. Monseigneur Laflèche donna l'absoute. Le R. P. Provincial des Jésuites, le R. P. Recteur, le curé d'Yamachiche, et autres messieurs du clergé assistaient au chœur, tandis que dans la nef, l'on remarquait nos bonnes Sœurs de la Providence et un grand nombre de parents et d'amis.

Mère Ste-Julie âgée de 34 ans demanda la même année (1883) l'entrée du ciel à St-Pierre. Espérons que cette chère sœur, dont trois tantes avaient été religieuses dans notre communauté, aura été bien accueillie dans le chœur virginal qui forme le cortège de l'Agneau. Elle possédait un timbre de voix remarquablement riche, son beau talent a plus d'une fois rehaussé nos cérémonies religieuses, et en l'écoutant, nous étions bien souvent transportées, par la pensée, dans ce beau ciel où l'âme adore dans un cantique éternel.

Quatre années vont s'écouler sans que s'ouvre le caveau funèbre ; mais cette date expirée, le 9 avril 1887, le samedi saint au matin, au premier chant de l'*Alleluia*, Mère St-Ignace s'endormait paisiblement dans le Seigneur, âgée d 58 ans, dont 35 de vie religieuse. Depuis vingt ans, cette bonne sœur s'occupait à compiler les matériaux de l'Histoire du monastère, elle a déblayé le terrain et ses recherches ont rendu la tâche comparativement facile à celles qui lui ont succédé.

Elle était remarquable pour son amour du travail et pour son esprit de charité. Quelqu'une d'entre nous avait elle perdu un objet, on recourait à Mère St-Ignace comme à un autre saint Antoine, et notre confiance n'était pas vaine.

Le jour de la Nativité de la sainte Vierge de la même année, Mère Saint-François de Borgia terminait ici-bas une vie bien remplie Pendant plus de trente ans, cette bonne Mère avait eu la direction du pensionnat, soit comme maîtresse générale ou comme aide de cette dernière. Les élèves la craignaient, la respectaient et l'aimaient. Ses anciennes élèves lui conservent un souvenir filial et sa mémoire vivra longtemps dans les familles où elle avait vu passer sous ses soins jusqu'à trois générations. Son dévouement ne connaissait pas de bornes : faire la classe était un délassement pour elle. Très active, très énergique, elle voulait le même feu chez toutes les maîtresses qui eurent parfois à souffrir de cette extrême vivacité. Les branches fondamentales du cours d'études : la grammaire, la géographie, l'arithmétique avaient toutes ses préférences. Il fallait voir son indignation à la vue d'une faute d'ortographe, l'élève prise en flagrant délit s'en souvenait longtemps. L'ambition de Mère St Frs. de Borgia ne se bornait pas à former des grammairiennes, elle avait une sollicitude extrême pour inculquer une piété solide dans le cœur des élèves Notre communauté lui doit une vive reconnaissance et les religieuses qu'elle a formées à l'esprit de l'Institut se rappellent avec édification et profit les leçons qu'elle leur a données et qu'une longue expérience de l'enseignement rendaient précieuses.

A la fin de septembre 1887, Mère Sainte-Angèle âgée de 86 ans, dont 57 passés en religion, s'éteignait doucement, n'ayant d'autres maladies que le grand âge. Cette digne Mère était une règle vivante, toujours fervente, la première, même à 80 ans, à toutes les observances, en commençant par le lever de 4 hrs.

Une bonne ancienne Mère qui fut aussi universellement regrettée est notre *sainte* Mère Saint-Charles. Elle appartenait à une famille patriarcale qui compte dans ses rangs cinq prêtres, deux jésuites et trente religienses. Elle a été toute sa vie un modèle de régularité et d'édification. Avant de mourir, elle a entendu sonner l'heure d'un grand sacrifice pour son cœur : celui de la dissolution de notre hôpital, où pendant quinze années elle avait visité Jésus dans la personne de ses pauvres.

Mgr Laflèche désirant avoir pour sa ville épiscopale, un vaste Hôtel-Dieu, réunit toutes les ressources de la charité sous le même toit et en donna la direction aux Sœurs de la Providence. L'hôpital nous avait été confié par Mgr de St-Vallier, en 1697. Le départ des malades causa une peine sensible à la bonne Mère St-Charles.

Quand arriva l'époque de ses noces d'or, elle s'y prépara en faisant les exercices de la profession ; grande fut sa peine de ne pouvoir obtenir la permission de faire toutes les pratiques indiquées dans le *Directoire*. Elle était sans cesse à nous demander des prières pour obtenir de Dieu la grâce de recouvrer son innocence baptismale.—" Ce sera bien difficile, ma bonne Mère, lui dit un jour une jeune sœur, vous ne l'avez pas perdue." Lorsqu'elle demandait pardon à toute la communauté, elle ne finissait plus d'accuser ses fautes : on était parfois tenté de sourire en l'entendant parler de "ses airs de hauteur ;" la bonne et sainte mère, toujours douce et humble, était de plus très courbée.

Pendant sa dernière maladie, on admira plus que jamais sa patience et son union à Dieu. Une nuit, on l'entendit dire : " Non, retire-toi, tu n'as rien eu pendant ma vie, tu n'auras rien à l'heure de ma mort." Celle qui pouvait parler ainsi à l'ennemi avait atteint la 77ème année de son âge et en avait passé 54 en religion. A deux reprises différentes, la communauté l'avait choisie pour supérieure. Elle occupait cette charge, lorsque nos Mères de Québec, allant jeter les fondations de leur couvent de Stanstead, nous honorèrent de leur visite.

Ce fut un jour inoubliable de douce et sainte allégresse pour notre monastère. Durant le séjour de ces bonnes mères au milieu de nous, il y eût lutte continuelle entre la mère Ste-Catherine, supérieure du monastère de Québec et mère St-Charles, notre supérieure, c'était à qui ne présiderait pas les observances : on se croyait au temps des saint Paul et des saint Antoine.

Mgr Laflèche apprenant que nos mères de Québec étaient ici, vint leur faire visite et il demanda à la mère supérieure.

—Ma Révérende Mère, comment trouvez-vous cette communauté ?

—Monseigneur, c'est tout comme chez nous.

—Vous ne pouviez me rendre un meilleur témoignage, reprit Sa Grandeur. Après deux siècles d'existence, sans avoir de rapports directs, avec le seul secours des règlements, vous retrouvez ici le même esprit, les mêmes observances que dans votre cloître de Québec. C'est un éloge . . . Dieu a évidemment béni les deux communautés.

Mère Saint-Thomas fut enlevée à notre affection après deux jours de maladie seulemenr. Elle était âgée de 56 ans : sa mort arriva le 7 mars 1888.

Nos bonnes sœurs converses sont aussi parties au nombre de quatre pour le ciel, nombreux sont les exemples de vertu qu'elles laissent à notre édification.

Notre vieille Sr. St-Jean de la Croix ne sera pas de sitôt oubliée parmi nous, Quel bon gros cœur ! quelle sincère piété ! quel généreux dévouement ! Dans l'Histoire du monastère, nous lui avons consacré de longues pages. Ses noces d'or furent célébrées avec grande liesse. Les malades de l'hôpital, où elle était employée, lui ont fait une ovation dont nos annales gardent le souvenir.

Nos élèves posaient de temps à autre cette question. Quelle est la religieuse qui a deux pieds et trois pouces ?—Si la réponse tardait à venir, elles répondaient elles-mêmes : " Ma Sr. Ste Marthe " Cette sœur avait en effet deux pouces à la même main. Elle n'en était que plus charitable. Une de nos sœurs ou de nos élèves était elle atteinte d'une maladie contagieuse, Sr. Ste Marthe s'enfermait avec sa patiente, ne voyait que le médecin, remplissait son rôle d'infirmière à la perfection et le plus souvent ramenait sa malade à la santé. En été, elle cultivait un beau verger, avec succès. La mort de cette chère sœur a été bien prompte, espérons qu'elle n'a pas été inattendue. Elle mourut le 30 juillet 1889.

Nos sœurs Ste Catherine et Ste-Luce étaient des âmes réellement intérieures, très adonnées à l'oraison. Prévenues des dons de Dieu dès leur enfance, elles ont répondu à ses grâces et l'Epoux divin laissait tomber abondamment sur leur route, la rosée céleste.

La petite sœur St-François de Sales faisait parti du premier groupe des missionnaires de Waterville. Elle travailla sans s'épargner et revint mourir au milieu de nous, au

mois de juillet 1890. Première et pure victime, elle alla solliciter au ciel des grâces pour la nouvelle fondation. Cette chère sœur n'était âgée que de 33 ans.

Mère St-Hubert, ancienne supérieure, se vit clouée, par la paralysie, sur un lit de douleurs le jour de l'an au soir. Elle vécut cinq années dans cet état, sans qn'une plainte n'ait jamais effleuré ses lèvres. Nous sentions que cette bonne mère était notre paratonnerre et nous ne l'approchions qu'avec une profonde sympathie et grande vénération. Elle est morte à l'âge de 87 ans, après en avoir passé 65 en religion.

Mère St-André de la Providence a connu les voies pénibles de la vie interieure. Professe de la maison d'Onontagon, sur les bords du lac Supérieure, après la dissolution de cette communauté, elle demanda à être admise dans la nôtre. En arrivant ici, elle se trouva chez elle, vécut contente et heureuse jusqu'au moment où elle prononça le 4ème vœu, d'instruire la jeunesse ; elle avait d'abord fait profession comme sœur converse. Dès lors, commença pour elle une *ère* de scrupules qui la martyrisèrent et dont les contrecoups atteignirent notre R. P. chapelain qui disait agréablement à son sujet, qu'il était confesseur et martyr."

Une autre bonne âme bien favorisée de Dieu, mais aussi bien éprouvée fut Mère de l'Assomption. Elle était bonne, polie, et sa cordiale urbanité ne l'abandonna jamais, même dans les fortes douleurs d'une longue et pénible maladie. Mère de l'Assomption a été longtemps maîtresse générale de notre externat ; et son zèle pour le salut des âmes lui fit déployer dans cette charge toutes les énergies possibles.

Pour toutes ces chères défuntes que nous regrettons, nous sollicitons de votre charité l'aumône d'un pieux *memento.*

Il y a deux ans, Monseigneur nous confia une école de la ville dans un endroit plus central que celui de notre externat. Tous les jours, quatre de nos sœurs partent en voiture fermée, vers 8 hres A. M et reviennent vers 5 hres du soir. Un domestique leur porte le dîner. Cette école a rencontré les vues des autorités religieuses, des parents et des élèves ; pour nous, nous en sommes heureuses, puisque nous pouvons répondre par-là à un des besoins de la population.

Nous avons aussi depuis trois ans, pour le service du pensionnat, des sœurs tourières. Ces sœurs nous sont très utiles : elles sortent avec nos élèves, voient à différents achats, reçoivent les visiteurs etc. Elle sont au nombre de cinq : deux d'entre elles ont fait des vœux annuels, les trois autres sont novices.

En 1889, la R. Mère Sainte-Gertrude, supérieure de la maison de Pittsburgh, vint nous exposer le besoin qu'elle avait de sujets. Cette dévouée mère fut si éloquente que nous lui avons prêté deux de nos sœurs pendant deux ans. Cette maison qui a connu des jours sombres est aujourd'hui florissante et fait un grand bien dans la ville de Pittsburgh, l'évêque diocésain l'honorant de sa haute protection.

Il nous semble que la divine charité doit nous faciliter les sacrifices d'argent ou de sujets réclamés par des communautés sœurs en détresse, qu'une aide passagère relève et fortifie. En juillet 1893, la mère Supérieure des missions indiennes de Montana, accompagnée de son Assistante est aussi venue solliciter du secours. Pendant une heure, ces saintes religieuses nous ont dit les travaux de leurs missions, la pauvreté extrême qn'on y pratique, les sacrifices nombreux que Dieu exige de celles qu'il appelle à ce laborieux apostolat, ainsi que les secours religieux offerts, les joies de l'âme qu'on y goûte et le grand bien à faire au milieu de ces pauvres sauvages qu'on initie à la vie chrétienne et civilisée. Quinze de nos sœurs se sont spontanément offertes, trois ont été élues et sont parties dès le lendemain, sans dire adieu à leur famille, sans préparatifs aucuns. Leur générosité nous a grandement édifiées, et nous reconnaissons que nous devons aux actes héroïques d'amour de Dieu faits par elles, de grandes grâces accordées à notre communauté.

Nos Mères de Chatham nous ont aussi honorées de leur visite et les rapports sont restés bien cordials entre nos maisons.

A l'occasion de l'exposition colombienne. M. l'abbé Bruchési faisait tenir à toutes les communautés enseignantes une circulaire des évêques de la Province demandant leur concours. A cette occasion, nous avons fait connaissance avec M. l'abbé qui nous a parlé en termes élogieux de nos Mères de Blois, de Clermont-Ferrand et de Québec.

Peut-être aimerez vous, Révérendes Mères, à connaître les détails de notre exposition à Chicago : elle est bien modeste,

Une vingtaine de cahiers contenant des concours sur les différentes matières du programme d'enseignement. Celui du cours gradué comprend des concours sur les sciences, des plans de la ville et du monastère que les visiteurs ont remarqués en disaut qu'ils étaient d'une grande valeur. Un herbier composé de feuilles détachées disposées entre deux cartons retenus par des rubans. On peut grossir ces volumes à volonté. Au haut de la page est inscrite la classification de la plante, au bas ses différentes propriétés etc. Le journal d'une élève tenu depuis septembre jusqu'en février. La calligraphie, la sténographie et la clavigraphie ont aussi leurs cahiers respectifs. Les devoirs littéraires des élèves portent le corrigé, écrit à l'encre rouge, sur une page en regard. Ces devoirs ont été faits dans les deux langues. A cette nomenclature, nous ajouterons des moreaux de dessin au crayon, l'Histoire du Monastère, en deux volumes, échantillon de dessin sur verre, et notre annuaire. L'exposition scolaire de la Province de Québec, à Chicago, était installée en face de celle de la Belgique et avait celle de la Russie pour voisine. M le chanoine Bruchési, commissaire du gouvernement, reçoit tous les jours par la voix des journaux tant protestants que catholiques des félicitations sur son exposition.

Nous avous publié, Révérendes Mères, en 1888 et 1892, l'*Histoire de notre Monastre* depuis 1697 jusqu'à nos jours, formant deux volumes de 500 pages Nous serions obligées à celles de nos communautés qui voudraient bien acheter quelques exemplaires de cet ouvrage. Le prix est d'une piastre ($1.00) le volume, mais nous ferons une diminution de 10/00 et nous enverrons franc de port les volumes à toutes les maisons d'Ursulines qui voudront bien nous adresser une commande.

Pour nous, nous nous sommes fait un devoir de souscrire à toutes les publications concernant notre saint Ordre, et neus y avons toujours trouvé profit et édification.

Nos félicitations en particulier à l'auteur de la dernière vie de notre vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Il faut être de la famille pour dire et rendre aussi bien les traits et l'âme d'une Mère, ornement et gloire de l'ordre de Sainte Ursule.

En vous parlant des fêtes jubilaires de 1892, avez-vous pu deviner, Révérendes Mères, tout ce que Mgr Lafèche fait pour ses Ursulines : il est PÈRE pour nous dans toute l'acception du mot. Nous trouvons en lui un conseiller éclairé, judicieux pour tous les intérêts spirituels et temporels du monastère. Notre évêque, ancien missionnaire, est un grand voyageur, il a fait six fois le voyage de Rome. Au retour de ces grandes excursions, Sa Grandeur donne ordinairement des conférences à la communauté. Nous sommes alors suspendues à ses lèvres, et quoique ses récits revêtent toujours une forme philosophique, sa diction est si simple, ses idées si limpides que la plus petite postulante converse peut facilement saisir les grandes et belles pensées énoncées par ce digne Prélat. C'est ainsi qu'à son retour des Fêtes jubilaires de Sa Sainteté Léon XIII, Mgr nous a fait voir ROME PAÏENNE n'offrant que des ruines, ROME CHRÉTIENNE toujours vivante dans ses monuments et dans ses institutions, et la ROME NOUVELLE croulant déjà sur des bases mal assises. Priez avec nous le Seigneur, Révérendes Mères, de nous conserver longtemps ce Pontife selon son cœur.

Mgr Caron, notre digne Père chapelain depuis trente-six ans a aussi mille droits à l'affectueuse reconnaissance d'une communauté pour laquelle il s'est dévoué. Mais nos vœux réunis n'ont pu obtenir du ciel un renouvellement de forces ; quoique nous ayons encore l'avantage d'avoir au milieu de nous ce Père vénéré, Mgr des Trois Rivières vient de lui donner un aide dans la personne de M. le chanoine Rheault, prêtre zélé, dévoué,

notre confesseur extraordinaire depuis un grand nombre d'années et qui, depuis deux ans a rempli, à la satisfaction générale, la charge d'aumônier du Pensionnat.

Le personnel de la maison se compose actuellement de quatre-vingt-deux religieuses y compris les novices. Pendant l'année scolaire 1892 93, nous avons donné l'enseignement à 618 élèves, pensionnaires et externes.

Nous terminerons cette circulaire par l'expression de l'un des vœux les plus chers au cœur de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation et à tous les véritables amis de notre saint Ordre : l'unité entière et complète de toutes les congrégations d'Ursulines.

Nous le désirons et nous le demandons au ciel ainsi que mille grâces et faveurs spirituelles pour chacune de nos Révérendes Mères et de nos chères Sœurs Bien affectueusement, nous vous prions de nous rencontrer dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et d'y accorder un souvenir à notre communauté.

Agréez de plus les respects et l'expression de notre cordial et fraternel attachement.

SR STE-PHILOMÈNE, SUPRE.

MONASTÈRE DES URSULINES,
Trois-Rivières, 25 Novembre 1893.

TYP. P. V. AYOTTE, TROIS-RIVIERES, CANADA.